

Héribaine

L'Eau Rayonne 4

Célestialissimes



Héribaine

L'Eau Rayonne 4

Célestialissimes

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Tremplin)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Tremplin)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3984-0

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Présentation de l'histoire	7
Chapitre un – Le grand réveil.....	9
Chapitre deux – La galaxie.....	35
Chapitre trois – Origines	63
Chapitre quatre – Susciter un monde	89
Chapitre cinq – Le choix	113
Chapitre six – L'oubli.....	137
Chapitre sept – Abiah	159
Chapitre huit – Aglissie.....	189
Chapitre neuf – Lakdos et Marjilia.....	219
Chapitre dix – Elossa libertad	247
Chapitre onze – Epilogue	273

Présentation de l'histoire

Ce dernier volume des aventures de Grud et de ses amis se situe dans ces mondes éternels où ils se trouvent à présent. Ils vont découvrir l'infini de l'univers, et y accomplir des œuvres grandioses. Cette fiction est un mélange de fantastique, d'amour et d'étrangeté, propice aux rêves.

Chapitre un

Le grand réveil

Nous voici conviés pour une nouvelle et ultime épopée nocturne, au pays des songes, là où les fatigues sont oubliées le temps d'un doux rafraîchissement, et où nous ne sommes plus contraints et limités par les lois de la physique.

Grud et ses amis visitaient peu à peu ce nouvel univers où ils allaient vivre à présent pendant l'infini des temps. Après leur résurrection, le souvenir des éternités qu'ils avaient vécues avant de naître sur la terre leur revenait doucement à l'esprit, dans toute son étendue, et ils découvraient leur véritable identité. Dans ces époques reculées, ils avaient côtoyé leurs parents célestes, et, devant l'immensité de leurs pouvoirs et la magnificence de leur vie, désiraient ardemment leur ressembler, comme le souhaiterait probablement un gland en contemplant un grand chêne, s'il avait la possibilité de penser. Il est impossible de vouloir plus que la divinité. Les empereurs romains, et sans doute tous les autres grands potentats, rêvaient de devenir des dieux. Dans toute leur majesté et leur gloire, ils ne pouvaient viser

plus haut. Ce que les plus puissants souverains que la terre ait pu porter recherchaient dans leur orgueil démentiel était exactement ce que les êtres divins proposaient à leurs enfants.

Le plus souvent, on représente Dieu comme un vieillard sévère, dans l'impossibilité où l'on se trouve de dépeindre un pur esprit immatériel, qui est la définition même du néant. Dans la foulée, on le prétend célibataire endurci, jetant un regard courroucé et désapprobateur sur l'acte de chair, ce qui aurait valu à Adam et Eve, ces inconscients croqueurs de pommes, d'être virés du Paradis avec pertes et fracas. En réalité, les dieux sont des êtres jeunes, pleins d'entrain, de gaité, d'humour, et qui boivent la vie goulûment, à l'opposé de toute austérité. Ce qui était le plus marquant pour nos héros était la joie qu'ils ressentaient, extrême, sans l'ombre d'un nuage, que rien ne pouvait assombrir. On dit souvent que le plus grand bien est la vie. C'est hélas profondément, fondamentalement faux. Combien n'en veulent plus, de cette existence, et se suicident, tentant d'échapper à d'intolérables souffrances, tant morales que physiques. Non, la seule vraie valeur est le bonheur.

J'ai fait une randonnée avec un de mes fils dans le sud de l'Angleterre, là où de grandes falaises blanches et crayeuses, d'un vertigineux à-pic de plus de cent mètres, sont appelées les Sept Sœurs. C'était en hiver, et nous devions parcourir environ une quarantaine de kilomètres, avec relativement peu de collines à gravir. Chose regrettable, nous nous sommes trompés parmi les nombreux chemins balisés et avons subi, en additionnant les côtes et les traîtres raidillons, un dénivelé de plus de mille mètres. Nous commençons à ressentir une grande fatigue,

exacerbée par le froid, vu qu'il gelait. Ralenti par des détours et des terrains difficiles, nous avons été rattrapés par une nuit sans lune. Mon fils souhaitait poursuivre dans le noir à la lampe torche, mais déambuler dans des zones minées de terriers de lapins, près de terrifiants précipices, au péril de se casser une jambe et de mourir de froid, était une folie, presque aussi démentielle que de se gaver de saucisses jusqu'à l'extrême limite où l'estomac risque d'éclater, pour décrocher le titre très discuté du plus gros mangeur de cochonnaille. Sagement, nous empruntâmes la première route que nous avons croisée et nous nous dirigeâmes vers la ville, à plusieurs heures de marche, déambuler dans les ténèbres sur du macadam étant la solution la moins périlleuse. Une voiture venant au loin, je suis grimpé, dans l'obscurité, sur le talus pour me mettre en sécurité, et, glissant, me suis retrouvé sur le derrière. Je m'y suis senti si bien que j'y suis resté, attendant que le véhicule nous dépasse, tandis que mon fils se tenait à proximité. Le conducteur s'est arrêté, nous demandant si nous n'avions pas de problèmes, car voir un homme assis dans l'herbe, au bord de la route, au cœur de l'hiver, dans le gel et la nuit profonde, n'est sans doute pas chose commune. Nous lui avons expliqué notre situation et il a proposé de nous véhiculer en ville, jusqu'à la gare, où nous devons prendre le train pour rejoindre la localité où nous étions garés. Ce bon samaritain était un « chapelain », sorte d'ecclésiastique appartenant à l'Armée du Salut. Avec quelques collègues, il partageait des patrouilles dans la région de ces falaises, car, nous a-t-il expliqué, c'est le lieu mythique de prédilection des suicidés, qui se jettent dans le vide pour en finir avec

leur horrible dépression. Cet homme charitable a sans doute pensé, en nous voyant ainsi dans ses phares, que nous étions de possibles candidats au saut sans élastique. Il nous a expliqué qu'en deux mille dix, trente personnes s'y sont donné la mort, mais qu'il a pu, avec ses amis, en sauver deux cent soixante-dix qui projetaient d'attenter à leur vie. Mon fils lui a demandé la raison de ces tragédies, si c'était un manque d'amour ou quelque amère déception. Il a simplement répondu que ces malheureux n'avaient plus d'espoir. Ce doit être affreusement douloureux de ne plus rien attendre de l'existence.

Il est probable que si les gens disposaient d'un bouton leur permettant d'être annihilés corps et âme et de disparaître dans un oubli absolu, beaucoup, un jour ou l'autre, le presseraient, et la terre finirait par se retrouver plus ou moins dépeuplée. Toutefois, même les dieux, dans leur omnipotence, ne pourraient nous anéantir, car nous sommes destinés à vivre à jamais, que nous le voulions ou non. En revanche, s'ils ne peuvent nous effacer de l'existence, ils ont la capacité de nous précipiter en enfer, ce qui n'est pas beaucoup plus réjouissant. Heureusement, la vie mérite d'être vécue, et il y a de beaux moments : pendant notre longue balade, nous avons assisté à un magnifique spectacle. Dans un champ immense, en bordure d'une pâture où broutaient de belles vaches, un puissant tracteur à chenilles émottait la terre avec une large machine. Des centaines de mouettes virevoltaient derrière lui, comme une tempête de neige. Elles se posaient pour découvrir quelque larve, puis s'envolaient de nouveau pour se repositionner près de l'engin, en un tourbillon immaculé. Rien que

de telles merveilles donnent toute sa beauté à l'existence, et tant pis si le vent est parfois glacial.

Pour en revenir au suicide, même de jeunes enfants mettent fin à leurs jours. Non, la seule chose réellement désirable est le bonheur, car vivre dans l'angoisse, la peur, la souffrance, la famine affective, est une grande malédiction. L'ignorance est aussi une vile traîtresse qui nous empêche bien souvent d'être heureux. Beaucoup, qui sont convaincus que la mort est un anéantissement définitif dans d'innombrables ténèbres, craignent ce moment tragique où tout s'efface, où l'obscurité vous engloutit. Des malades en fin de vie, après des années de misère physique, paralysés, misérables, se cramponnent à cette existence et redoutent de la quitter, préférant souffrir plutôt que d'être anéantis. Persuadés d'une totale annihilation, ils se raccrochent à ce qu'ils peuvent, et l'on voit, dans les cimetières, des multitudes de messages qui démasquent une profonde tragédie : « Petite fauvette, quand tu passeras par-là, chante-lui ta plus belle chanson », ou bien : « Tu resteras vivant dans le souvenir de ceux qui t'aiment », ce qui démontre le grand désir qu'il puisse rester quelque chose de nous, ne serait-ce qu'une pensée, même fugitive, dans la mémoire ou le cœur de ceux qui attendent leur tour pour être effacés des annales de la vie. Même l'attention d'un simple oiseau serait mieux que rien. Mais tous ces ex-voto gravés dans le marbre ou le granit, que l'on trouve par milliers dans les nécropoles, ne sont pas inutiles pour tout le monde et forment un commerce juteux pour les pompes funèbres. Un des plus sinistres mensonges est ce poème de Lamartine, si souvent rencontré en ces lieux de repos, dont je propose un extrait, parmi

plusieurs versions : « Le livre de la vie est le livre suprême, dont les pages ne se tournent qu'une seule fois. On voudrait revenir à la page où l'on aime, mais la page où l'on meurt est déjà sous les doigts ». Si je devais me retrouver un jour avec une plaque de marbre sur le ventre, j'aimerais qu'il y soit gravé : « Ci-git un homme qui en a fini des tribulations de cette vallée de larmes, et se repose en paix, en attendant le grand réveil éternel ». Confrontés à cette épouvantable angoisse d'une totale disparition, certains vont jusqu'à commettre des forfaits grandioses, afin que leur identité ne soit pas oubliée, comme cet homme qui incendia le plus beau temple de l'antiquité, dans l'espoir qu'une telle monstruosité ne puisse s'effacer de l'histoire. Mais, finalement, même notre nom sur une plaque de rue n'est pas, si l'on y réfléchit bien, totalement satisfaisant. La connaissance de qui l'on est permet d'échapper à ces sentiments lugubres et de profiter positivement de la vie.

En ce qui concerne notre récit, la terre célestialisée offrait une vastitude sans commune mesure avec le globe physique que nous connaissons. Il en est de même des êtres vivants : leur corps n'est qu'une petite partie de leur réalité, et leurs énergies vitales forment une sphère incomparablement plus étendue qui les entoure. Grud et son épouse, comme tous les ressuscités célestes, avaient reçu un héritage sur la planète glorifiée, qui leur appartiendrait pour l'éternité. Cette vie merveilleuse dont ils jouissaient n'avait en rien modifié leur nature d'êtres humains. Il semblerait que l'homme doive vivre dans des cavernes. Il est un fait que les maisons ne sont que des grottes artificielles, où l'on est protégé des

éléments, sauf lors des tremblements de terre où elles se montrent très dangereuses quand elles vous écrabouillent. Toujours est-il que dans cet univers de lumière, les gens jouissaient d'habitations d'une sublime beauté. Ces demeures semblaient avoir spontanément poussé du sol, comme un organisme vivant, et rien ne peut leur être comparé, si ce n'est les fleurs. Elles se trouvaient dans des parcs d'une indescriptible splendeur, s'étendant à perte de vue, où des foules d'animaux folâtraient en paix. Des lacs aux eaux cristallines donnaient asile à une foison de poissons variés et de créatures aquatiques. Si Louis XIV avait vu la moindre de ces propriétés, il se serait trouvé honteux de vivre dans sa mesure de Versailles.

Grud s'était réservé une salle pour la méditation. Sur une table trônait son Urim et Thummin personnel, avec celui de Pureté. Chaque céleste avait le sien, et était seul à pouvoir s'en servir, les pierres étant harmonisées à ses propres ondes cérébrales. Ces objets leur permettaient d'obtenir la connaissance de tout ce qu'ils voulaient savoir, et sont assurément les trésors les plus précieux qu'on puisse espérer posséder. Leur fonctionnement est basé sur un phénomène semblable à la radiesthésie, qui suggère que toute chose émet une radiation susceptible de couvrir la terre entière. En réalité, chaque molécule irradie une émanation pouvant être captée dans tout l'univers. Ces espèces de lunettes célestes s'imprègnent de ces ondes infimes et les amplifient pour les mettre en concordance avec les pouvoirs mentaux de la personne qui les utilise, selon sa volonté. Quand, armé de ces curieux lorgnons, on sonde un texte en écriture inconnue, l'esprit s'ouvre

et se met en résonnance avec celui de l'auteur, permettant d'en pénétrer toute la subtilité et de découvrir exactement ce qu'il a réellement voulu dire, comme si l'on pouvait lire directement dans son cerveau. Pour ce qui touche aux événements passés, les traces de l'histoire restent indélébiles dans la mémoire de la matière, et ces instruments divins sont capables de les faire revivre, un peu comme la lecture d'un DVD. On assiste ainsi aux faits antiques comme s'ils se déroulaient devant nous. Voyons-nous un cratère météorique ? Un Urim et Thummim permet d'être témoins de l'impact dans tous ses détails, sa terrible énergie et son tumulte. Le procédé est semblable avec nos postes de radio et de télévision qui transforment les signaux électromagnétiques en sons et images que nous pouvons interpréter. Ces instruments célestes sont le nec plus ultra. Impossible de trouver mieux. Grâce à ces précieuses lentilles, nos amis portaient fréquemment sonder les mystères les plus impénétrables.

Ils se réunissaient très souvent en famille et avec leurs amis, tout comme nous le faisons en ce monde, les liens affectifs restant les mêmes. Leurs déplacements s'effectuaient selon leur bon plaisir : ou bien en marchant pour jouir du paysage et de la compagnie des bestioles, ou alors en volant dans les airs, à la vitesse qui leur plaisait. Ils pouvaient également se transporter instantanément, quelle que fût la distance.

Il est difficile de s'imaginer la prodigieuse vastitude des hardes animales dans le cosmos. Je vagabondais sur un plateau étrange, non loin d'Atar, en Mauritanie. Un amoncellement de roches ruinformes jouait aux vestiges cyclopéens. Certaines

parties de ces anciens sols marins étaient colorées en bleu, ceci étant dû à des algues qui s'y déposèrent lors de leur formation au fond des eaux. A un endroit, dans ce dédale minéral, des rochers arrondis se tenaient les uns à côté des autres, comme un groupe de pachydermes, bleutés, et il était possible de les franchir en leur sautant simplement sur le dos. Cela m'a fait penser à ces animaux. J'imaginais tous les mastodontes ayant jamais vécu réunis en un seul troupeau. Quelle impressionnante multitude cela ferait... Et il en est de même avec toutes les bêtes... Ces légions d'êtres immortels trouvaient leur place en de vastes étendues, et jouissaient d'une belle existence. Les hommes pouvaient de nouveau converser avec eux, et une parfaite harmonie régnait en ces lieux bénis.

Tous les humains célestes ayant appartenu à notre planète vivaient en ce monde. Leurs parents venaient sporadiquement les visiter, car ils avaient de multiples activités qui réclamaient leurs soins ailleurs. La vie dans le ciel, imaginée par le commun des mortels, est une sinistre parodie. Certains représentent les élus assis sur un nuage, jouant de la harpe. J'avoue que je m'en lasserais très vite. D'autres proposent la vision d'un jardin édénique, où, pendant l'éternité, on cultive son potager et transporte ses légumes dans une brouette. C'est déjà mieux que gratter des cordes, vautré sur de la ouate éthérée, mais, avec le temps, je finirais par détester le bruit de la roue sur les graviers du chemin. Les adeptes du nirvana croient en une sorte de dissolution dans un océan cosmique, où l'on perd toute identité. C'est une bonne définition du néant, mais néanmoins guère satisfaisante. Les indiens étaient persuadés qu'ils chasseraient dans les

prairies du Grand Manitou, sans se demander si les bestiaux apprécieraient d'être ainsi tués, dépecés, rôtis et mâchouillés à tout jamais. De même pour les marins, qui adoptaient l'idée de navigations sans fin sur des eaux regorgeant de poissons, baleines et cachalots.

Il y a certainement eu autant de visions d'un éventuel au-delà qu'il y eut de sociétés humaines. Des guerriers ne pouvaient imaginer sort plus affreux que de mourir sans avoir l'épée à la main. D'autres, craignant sans doute d'avoir à faire eux-mêmes la vaisselle, se faisaient accompagner dans le trépas par des dizaines, voire des centaines de concubines et serviteurs, sans omettre de nombreux chevaux, chiens et autres quadrupèdes. Pour que rien de ce qui puisse affliger les hommes n'ait été omis, comme l'a écrit Voltaire à propos des croisades, en Inde, les jeunes et malheureuses satis accompagnaient toutes vives le cadavre de leur vieil époux dans les flammes du bûcher. Avant que l'ardeur du feu ne les dévorât, elles trempaient leur main dans de la peinture et l'imprimaient sur une stèle que l'on sculptait par la suite. On retrouve partout de ces signes abominables dans les vieux cimetières de ce pays, car cette ignoble pratique n'a été abolie qu'en mille huit cent trente par l'Angleterre, ce qui montre que la colonisation peut parfois avoir du bon.

Grud admirait sa splendide épouse. Pureté, comme toutes les déesses de cet univers, était resplendissante, bien au-delà de la beauté. En effet, dans cet état de résurrection céleste, on voit non seulement le corps physique, mais aussi les entités spirituelles qui l'animent, ce qui fait qu'un être vivant est nimbé d'irisation. Les gens ne portaient en tout et pour tout

qu'une robe blanche, éblouissante, qui donnait un sentiment de bien-être sans commune mesure même avec les accoutrements Abrahmites. Ces vêtements indestructibles paraissaient doués de vie, et étaient un cadeau inestimable de leurs parents divins. Tous les esprits portaient ces tuniques avant de naître sur terre, et elles les attendaient pour leur retour. Toutefois, seuls les célestes pouvaient s'en voir de nouveau revêtus. Rien ne pouvait les souiller ou les abimer. Les corvées de lessive étaient donc abandonnées pour toujours. Finalement, ne plus avoir à cirer ses pompes ou faire ses plis de pantalon n'affligeait pas les bénéficiaires de ce style vestimentaire d'un chagrin inconsolable.

Les relations amoureuses entre de tels êtres étaient extraordinaires. Dans la mortalité, nos sens sont très limités, nos pouvoirs nerveux réduits, nos facultés affaiblies. Dans cet état de gloire extrême, de force toute puissante, d'énergie fulgurante, les ébats intimes revêtaient une gigantesque sublimité. Tout l'amour que Grud et Pureté avaient développé dans leur vie mortelle se voyait à présent épanoui dans une perfection absolue. Sur terre, beaucoup de couples sont minés par des suspicions, des jalousies, de l'hypocrisie, de l'égoïsme, voire de la maltraitance. Là, ces sentiments étaient impensables, car l'être entier étalait sa beauté, sans aucune souillure ni cachoterie.

Tous les humains font des rêves érotiques. Lors de ces songes, on ressent des impressions physiques qui nous embrasent littéralement, beaucoup plus intenses qu'à l'état de conscience. L'extrême bien-être que ces personnages divins vivaient dans leurs étreintes allait infiniment au-delà, dans un véritable jaillissement de

plaisir, qu'il ne nous est pas possible même de seulement imaginer. Bien souvent, ces tête à tête délicieux trouvaient leur accomplissement parmi l'infini de l'espace intergalactique, bercés par les symphonies sidérales, immergés dans l'harmonie cosmique... Quelle tragédie que de rater la divinité...

De temps en temps, nos amis allaient visiter les univers de gloire inférieure. Ils pénétraient eux-mêmes dans le terrestre, mais n'accédaient au téléstrial que par le biais de leur Urim et Thummim. Les gens qui étaient affectés à ces sortes de royaumes avaient, à la résurrection, subi un profond changement dans leur organisme, de telle façon qu'ils n'étaient plus ni mâles ni femelles, seulement des êtres asexués. C'est ce qu'avait dit le Christ, qu'à la résurrection, on n'était ni homme ni femme, mais des anges dans le ciel. Cela répond à cette fameuse question sur le sexe de ces derniers. Ces êtres n'avaient pas voulu de ces mariages éternels, ou bien n'avaient pas contrôlé les pouvoirs de procréation, mais s'en étaient amusés et s'étaient laissés esclavager par eux. Hélas, notre corps d'esprit est ou homme ou femme, et possède des désirs liés à sa nature. Seul le corps physique de ces personnes était changé, ce qui les amenait à avoir des envies qu'ils ne pouvaient plus satisfaire, et cela à tout jamais. Même dans le monde céleste, de nombreux individus avaient négligé l'opportunité d'avoir un conjoint éternel, et se voyaient astreints à une telle restriction. Quoi qu'il en soit, les gens qui ne veulent pas maîtriser ces forces de vie qu'ils possèdent, mais en usent et abusent de façon égoïste, se servant de femmes et d'enfants comme de simples objets de plaisir, vont en payer un terrible prix. Beaucoup, qui n'auront vécu que pour